

Will ou huit années perdues dans la vie du jeune William Shakespeare

De et avec Victoria Baumgartner / par la Will & Compagnie / du 30 mai au 5 juin 2017 / « La Cathédrale » d'Entre-Bois

Des échos

Par Josefa Terribilini

Will, ce n'est pas encore Shakespeare. Ce n'est même pas tout à fait William. C'est un début, un embryon qui naît, huit ans avant le Globe, le succès, Richard III et la Mègère apprivoisée. Comment un homme devient-il un génie ? Telle est la question que se pose ce spectacle. Dans un entrepôt qui résonne, entre des tags et des piliers, la Will & Compagnie interroge, fantasme, raconte comment Will est devenu Shakespeare.



« Le plus dur, c'est de commencer ». Doutes, tâtonnement. Le Shakespeare de *Will* n'a encore rien d'un poète aguerri. Jeune et hésitant, il déambule maladroitement sur les tréteaux londoniens, yorkais et stratfordiens, en quête d'idées. Sur la petite scène carrée de la « Cathédrale », en revanche, l'acteur est habile. Toujours sur le fil entre passion et déroute, lui et ses deux acolytes parviennent à conjuguer une multitude de personnages et de personnages jouant des personnages, sans jamais nous égarer. Un gilet rouge enfilé, des cheveux attachés, une moustache collée et voilà la femme du poète changée en comédien aguicheur. Et quand Christopher Marlowe provoque William Shakespeare en duel, il suffit d'un baiser enflammé entre les deux acteurs pour nous renvoyer chez le riche amant de Will.

Noir. Du bruit, des néons qui clignotent : une tempête. Une lumière tamisée, des croix en bois par terre : un cimetière. Ainsi s'enchaînent les tableaux. Parfois en douceur, d'autres fois par secousses, huit années de la vie du jeune Shakespeare s'entrechoquent sous quatre projecteurs aux quatre coins du plateau. Sans arrêt en mouvement au milieu des spectateurs, entre une demi-douzaine de piquets de bois qu'on renverse, qu'on redresse et qu'on déplace, le dramaturge cherche ses mots. Il les essaie, il les répète. Il les fait dire par d'autres aussi, comme lorsqu'il tente de mettre en scène l'hilarant *Pyrame et Thisbé* – clin d'œil (ils sont nombreux) à l'une de ses œuvres, le *Songe d'une nuit d'été*. Et les paroles des comédiens, alors, se répercutent partout. En échos.

Échos qui nous reviennent de toutes parts dans cette cathédrale postmoderne. D'abord, ils nous inquiètent : *est-ce qu'on entendra bien les acteurs ? est-ce qu'on discernera les sons ?* Puis, les lumières s'éteignent, les personnages apparaissent, et les peurs s'évanouissent. Les échos nous transpercent. Aux paroles de *Will* se mêlent des bruitages, des gongs, des chants. Une musicienne-chanteuse, presque invisible dans la pénombre des piliers, fait vibrer sa voix et des verres à pied. Disséminés dans la salle, tous ces sons colorent le spectacle et nous envoûtent.

Le texte, quant lui, s'enflamme pour son héros. Mû par une admiration sans borne, il s'enivre beaucoup mais il oublie un peu. Il oublie qu'*Hamlet*, œuvre tardive, n'est pas la pièce qui a fait connaître Shakespeare. Et il oublie que Christopher Marlowe, auteur d'un renommé *Docteur Faust*, avait, lui aussi, du génie ; le talent de Shakespeare avait-il vraiment besoin que l'on décrie ses contemporains pour être apprécié ? À l'image de son protagoniste, cette écriture jeune et fougueuse s'emporte donc, croquant des portraits quelque peu caricaturaux. Quoiqu'il en soit, cette première création originale est ambitieuse, et à raison. Sa mise en scène captivante laisse présager de magnifiques projets à venir... Un Shakespeare, peut-être ?